

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 23 AOUT 1884

No. 35

Le Journal du Dimanche

Boite 2,029, Bureau de Poste, Montreal.

ABONNEMENT:—Un an, \$2.00; mois, \$1.00; Le numéro, 3cts.

SOMMAIRE.

Poésie: Le lauréat, dédiée à M. Fréchette.—Chronique.—Lettre de la Malbaie.—Le luxe des femmes.—Courrier de la Mode.—A propos de sifflet.—Ça et là.—L'incident regrettable.—Le Testament de ma tante Sarah.—Charade et Enigme.—Feuilleton: Histoire d'un trésor.

LE LAUREAT.

A M. LOUIS FRÉCHETTE.

Pleins de bouillante ardeur et remplis d'espérance
Comme des preux guerriers partant pour les combats,
Les poètes français de la Nouvelle-France
Osent un jour braver leurs frères de là-bas.

Chaveau, Lemay, Chapman, Sulte et Fréchette en [tête]

Tous, ils vont à l'assaut du parnasse français;
Mais il faut de la mer essayer la tempête
Avant de remporter le glorieux succès.

Vous êtes à subir, héros, toute la rage
De l'Autan qui vomit le tonnerre et l'éclair,
Et du noir Aquilon qui porte aux flancs l'orage
Et qui mêt en fureur les éléments de l'air.

Votre nef foudroyée, allant à la dérive,
Voguant sans gouvernail et la voile en lambeaux,
Frappa l'écueil; et vous, encor loin de la rive,
Vous êtes la plupart les requins pour tombeaux.

Sur les débris épars de leur nef fulminée
Le hardi timonier et quelques matelots,
Errant à la merci d'une mer déchainée,
Se laissent comme l'algue emporter par les flots.

Du fougueux Océan dédaignant la furie,
Un seul touche au rivage, au port tant désiré...
—Fêtons notre Fréchette, enfants de la patrie,
Car il est immortel ce poète sacré!

C. P. Beaulieu.

Cacouna, Août 1884.

CHRONIQUE

Les chaleurs torrides de ces derniers jours ramènent nécessairement sur le tapis la vieille question de l'influence de la ville sur les constitutions.

Les partisans de la campagne reprochent à l'asphalte la mort prématurée de celui-ci, la folie de celui-là, l'épuisement précoce d'un troisième, etc., etc.

Les exemples ne manquent pas, et la liste serait longue s'il fallait tous les citer. De leur côté, les fervents du trottoir, les citadins à tous crins ne voient rien au-delà de la rue Saint-Denis d'un côté et la rue McGill de l'autre. Pour eux c'est nulle part ailleurs qu'il faut chercher le mouvement, les contrastes, le secret de la vie.

Sans doute que la ville est mauvaise pour les apathiques, contents de leur sort, qui ne cherchent que le repos; pour les trainards de la grande armée humaine qui s'attardent dans les tavernes; pour les faibles, les énervés qui s'usent au contact des plaisirs faciles.

Mais aux forts, aux laborieux, il faut le spectacle ardent et passionné de la grande bataille de la vie, de cette existence de fièvre et de feu, de cette activité vertigineuse qui, dans ce siècle de l'électricité et de la vapeur, emporte la génération actuelle, la dévore, la brûle jusqu'au sang, jusqu'aux moëlles.

Les amours hâtés, les ambitions effrénées, toutes les impatiences, tous les délires cérébraux de notre époque se retrouvent dans ce cercle restreint, mais là seul aussi habitent les luttes fécondes de l'intelligence, les hautes aspirations de l'esprit, les recherches incessantes du savant, les aspirations vigoureuses et brûlantes d'une jeunesse séduite par un idéal toujours insaisissable et qui s'agite sous le souffle desséchant de splendeurs abolies, de paradis fermés, de glorieux destins entrevus.

Un impertinent, doublé d'idiotisme, nous adresse de la Malbaie une correspondance remplie de sottises sur le compte de nos jolies lectrices de là-bas. Il se plaint bêtement de ce que nos terrestres compagnes ne sont pas des miracles de fidélité. Mais quel être censé a jamais songé à leur en faire un reproche? Pour moi je suis d'opinion qu'un homme trompé n'est pas excusable de leur manquer de respect, qu'il se doit encore estimer heureux des formes qu'elles y mettent.

La femme est dans notre vie comme un hôte du Ciel que nous avons à peine le droit d'interroger. Bien des esprits étroits et des cœurs rétrécis sont incapables de l'apprécier.

Dans le monde où les impressions d'autrui se mesurent à mes impressions propres, la Femme n'apparaît comme l'être mystérieux qui dénoue les destinées, suscite les héroïsmes, précipite les châtiements, apaise les colères, console les désespoirs, et joue, sous une forme vivante, le rôle implacable et divin de l'antique fatalité. Je me la représente un pied sur l'humanité vaincue, le front dans la caresse des lumières et des parfums, élevant seule, devant l'éternelle beauté des choses, le spectre d'une beauté supérieure à toutes les autres. En son corps vit le rythme puissant des lignes et la loi délicate des harmonies; le secret des dominations superbes où s'affirment les droits sacrés de la faiblesse habite son

esprit; son cœur est l'abîme de miséricorde et de pitié où le pardon attend nos misères. Elle est, par sa fragilité même, l'image du Rêve que nous portons en nous.

Qui oserait nier l'immense disproportion entre le bonheur qui nous vient de la femme et celui que nous lui offrons en retour.

Son amour est fait de condescendance et le nôtre d'audace folle. C'est elle qui fait, en descendant vers nous, le chemin que nous croyons parcourir, les pieds sanglants, pour monter vers elles.

Je plains sincèrement l'homme qui n'a pas ce sentiment de son indignité, l'homme en qui ce respect dompteur de la Beauté n'éteint pas même jusqu'à l'envie de se plaindre.

Ainsi au lieu de répondre à mon correspondant par une protestation indignée, j'ai préféré lui faire comprendre que la beauté plane fort au-dessus de nos plaintes et de nos rébellions, comme le soleil qui verse des flots de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Parlons un peu maintenant de la politique du jour. Commençons par les hautes sphères, par le lieutenant-gouverneur de notre province.

Le terme d'office de Son Honneur M. Robitaille expirait au mois d'août, mais il est continué, comme l'on sait, dans ses fonctions jusqu'au mois d'octobre.

Il a été question, pour le remplacer, d'abord de l'Hon. Rodrigue Masson, puis de M. Alonzo Wright. Les Anglais réclamaient pour eux le lieutenant-gouverneur. Les uns disaient que ce n'était que justice leur rendre, d'autres prétendaient, avec raison je crois, que la province de Québec étant une province française, devait avoir un lieutenant-gouverneur canadien-français.

Alors pour satisfaire les deux partis, on suggéra de nommer l'Hon. M. Starnes, de Montréal, parce que son nom est anglais et qu'il est considéré en quelque sorte comme canadien-français.

Il a été question, plus tard, de l'Hon. M. Chaveau, le digne shérif de Montréal. Son élévation à ce poste honorable eut été bien vue de la nationalité canadienne-française dont il est un des membres les plus distingués.

Le nom de l'Hon. M. Caron, ministre fédéral, a aussi été mis de l'avant. Aux dernières nouvelles, il paraît qu'il ne sera pas nommé. Il préfère, paraît-il, rester dans la politique active.

Celui qui a le plus de chance d'être nommé est l'Hon. M. R. Masson, croyons-nous. Il est parfaitement qualifié pour remplir avec toute la dignité voulue cette charge importante.

Toutefois les autres candidats n'ont pas moins de titres qui les recommandent. Comme on voit, ce ne sont pas les hommes de mérite qui nous manquent.

FERNAND.